

ÉTRANGE BATEAU IVRE

« Un objet nouveau vient de faire son apparition dans le paysage imaginaire de la Renaissance ; bientôt il y occupera une place privilégiée : c'est la Nef des Fous, étrange bateau ivre qui file le long des calmes fleuves de la Rhénanie et des canaux flamands. Le Narrenschiff, évidemment, est une composition littéraire, empruntée au vieux cycle des Argonautes, qui a repris récemment vie et jeunesse parmi les grands thèmes mythiques [...]. La mode est à la composition de ces Nefs dont l'équipage de héros imaginaires, de modèles éthiques, ou de types sociaux, s'embarque pour un grand voyage symbolique qui leur apporte sinon la fortune, du moins, la figure de leur destin ou de leur vérité.

« [L'] eau ajoute la masse obscure de ses propres valeurs ; elle emporte, mais elle fait plus, elle purifie ; et puis la navigation livre l'homme à l'incertitude du sort ; là chacun est confié à son propre destin, tout embarquement est, en puissance, le dernier. C'est vers l'autre monde que part le fou sur sa folle nacelle ; c'est de l'autre monde qu'il vient quand il débarque. Cette navigation du fou, c'est à la fois le partage rigoureux, et l'absolu Passage. »

Michel Foucault,
Histoire de la folie à l'âge classique. extraits pp. 18 – 19 ; p. 22.

POUR UNE PAIX INTERIEURE

Le vaisseau dérivait depuis dix siècles-nœuds
comme un jeune astronef sailli de reins en feu
un croissant merveilleux pour éclairer les murs ;
s'agitaient à son bord des savants musiciens
cosmonautes des mers et mathématiciens
du sourire de dieu comme une corne en blessure.

Chaque jour la galère a changé de détroit
on l'amarre très tôt à une passerelle
un exilé embarque et on l'offre à nos belles
pelouses de posters qui poussent sous les toits ;
les villageois au loin tout colère et tout haine
sont ravis au départ du cargo quarantaine.

I : Des femmes

Les vagues de la vie balançaient strip-teaseuses
les jambes nostalgies des douleurs paresseuses,
cigarettes magiques flottaient sur le ruban
de lèvres homérique ointe au stabylo blanc,
blanc comme une infirmière effeuillée grande sœur
dans nos veines lumière découpées de la peur.

[10]

Sur le pont du bateau on avait des transats
fourrant des calumets aux fleurs de déroxat
inhalant nos ladies pour la peau d'une étoile
qui calme nos ennuis rabaissée la grand voile
les vents s'alanguissaient attelés à la lune,
treuillant dans son filet les roses de nos runes.

Sur ce grand désert d'eau ski-nautaient les spleeneurs
photographes des failles au tarot quaternaire [20]
quand du gant le cyclope au théâtre tricheur
sort la carte du temps sur la donne des nerfs
les nuées craquent enfin le corsage à briser
d'une soubrette en main qui allait débrayer :

La tempête des sens n'effraie plus la femme
érodée l'innocence au rimmel de son âme
et le père de nos jours reformate la proue
de ce corps à la cour qui prestement s'ébroue
loin des noirs syllabés elle s'ouvre dans la cale
la fleur hallucinée dans les jardins du mâle. [30]

Les nouveaux compagnons sont reçus avec joie
on peut changer d'espace et de temps c'est leur choix
escalader les âges ou à dos d'oiseau
déminer les mirages des frères matelots [40]
ce sont des albatros ricochant dans les airs
affrétant à Lesbos un bal imaginaire

Les princesses te reçoivent tous les jours aux infos
nous perflant d'oubli aux aiguilles d'une horloge
la lave déshabille et la douche des mots
laisse deviner l'âme à l'opéra des gorges :
t'es-tu déjà damné jusqu'à frôler la tulle
de leur masque d'été au rire crépuscule ?

Ont-elles touché aussi les phalanges du printemps
tes cheveux poésie un seul frémissement ? [50]
au manège voilures que l'on dit romantique
pour saler la blessure d'être mélancolique
saluer en ami le chantier du présent
dans les bras d'un minuit qui nous refait ses dents.

Tu veux vivre terré dans leur soleil mouillé
trois cent ans sans manger autre chose que des râles
dans le ventre de l'œil tel Jonas dans son squalé
raturant ta romance aux fruits de jujubier

pour des femmes et des hommes que tu ne connais pas
penché sur le pentium qui transcrit ton magma [60]

Tu veux vivre couché la tête dans la roue
du bonheur emperlé de jambes contre joues
dans un hammam intime un brasier stéréo
quand le cercle des rimes auréole un héros
surgi des océans tel un serpent lunaire
pour affronter le temps qui nous fit éphémères

Tu veux vivre d'amour à bord d'un yacht en chair
sillonner l'entrepont de tes seaux de salive
à dos d'art au stylo écumer ta dérive
mêler l'encre et l'alcool en te croquant un air [70]
Tu veux vivre d'amour et parler à ton frère
par le talkie des femmes dans les stations lascives.

Une voix dans le torrent tout comme une sirène
te prendra pour l'amant des serments pathogènes
reste bien dans la nef comme Ulysse attaché
sinon par-dessus corps tu vas te retrouver
dans les draps saturniens des tendresses vénéneuses
possédé du soupir propre à la pleurnicheuse.

Le capitaine est triste et d'étranges tourbillons
déchaînent la musique de son cœur en option [80]
quand bouée agrafée, mis son gilet pare-belles
au delta des années branlait la caravelle ;
le chef de sa folie l'abandonne aux frimas
d'aveugle jalousie qui tant et tant hurla

Son flux se tait passé l'archipel des automnes
les fiancées perdues dans sa testostérone
la galère file au vent sous le ciel fauve orange
le jour étire ses gants de travesti à franges
et le mât disparaît sous la jupe du soir
l'équipage est en paix et va descendre boire. [90]

II : Les démons fantastiques

Ami mon verre est vide amène un carafon
plein de prairies d'enfance qui sentait bon la menthe
ma tête est un fanal sur la mer de coton
les lucioles bâtissent une voûte phosphorescente
les firmaments s'imbibent en torches d'harmonie
brûloirs de sémaphores dédiées à l'alchimie.

Tranquille, heureux celui qui veille pour les autres
les délaissés pour seuls endormis au poker
devant son pain de mie et son café d'apôtre ;
la nature en concert l'univers solitaire
annonce un coup au cœur et chorale par les as
quand on court au bonheur de morceler la glace.

[100]

La vigie à cette heure est le vrai maître à bord
la nuit n'a pas encore tout à fait englouti
la cigarette rouge qui lentement s'oublie
sur les lèvres de l'homme abîmé de transports
il rêve tendrement de muses narcotiques
les yeux au firmament de démons fantastiques :

Un son métaphysique au festival des formes
étire à l'horizon un dancing chloroforme
la meute aux yeux de jade, guides loups-esprits,
crie d'aubades baroques pour happeurs d'infini,
une croix dans la main comme une télécommande
sur le volume humain quand dieu a ses calendes :

[110]

Une ribambelle se forme en collier de flambeaux
avec son majordome qui joue les toreros
la procession parade en écran sur le ciel
un dragon caravane fait son show sur les vielles
les tambours les clavecins les harpes et les flûtes
escortent des archanges à ce festin minute.

[120]

Un cortège de troïkas chevauche l'atmosphère
vers un château hanté pour le banquet d'Éros
on a laissé Héra aspirer la poussière,
les demi-dieux font noce et puis les motocross
défilent en éclaireurs dans un canyon astral
policiers de l'Olympe en ronde sidérale.

Avec pour seul témoin de ces chimères divines
le gardien de la nef qui l'œil sur les collines
observe l'étendue de son cœur traversé
par les constellations séductrices énervées
qui ne peuvent l'arracher à son devoir de pion
tout au plus bourdonner dans ses méditations :

[130]

« Est-ce la brume ou l'aurore orientale qui se couche
la parole animée qui prend langue en ma bouche ?
ou le souffle d'un cœur qui au loin s'agrandit
un espoir de lueur ou un mauvais esprit ?
les voiles de la danse où la coque relâche
emportée se balance ô la nuit qui nous mâche.

Je sens les crissements de pléthore d'engrenages
même les espaces-temps ont leur chaîne de vélo
le cosmos est une farce d'invisibles rouages
font la pige à papa deus ex mécano ;
j'entends quitter Vénus sa cabine d'essayage
pour venir présider le gala rodéo. »

[140]

Flash spécial météo les moussons sous-marines
sont priées de se rendre au parloir de l'exil ;
les coquillages anciens moulent les pas du spleen
comme un jeu de photos nées des pensées fossiles,
pendant que nos amis fêtent ensemble l'amour
dans l'église à kohol mouroir des troubadours.

[150]

« Est-ce le sang d'un Atlas qui vient gonfler mes veines
quand j'ai sur les épaules un toi terra en peine ?
mon cœur est une fabrique de délices lacrymales
sous un De profundis d'Orphée paranormal ;

les chants de la pitié miroitent en Maldoror
sous la brosse des fées qui tapissent l'aurore. »

Dostoïevski s'en mêle au matin des élus
dans ton âme en duel pour un paradis nu
l'homme est un étranger à sa propre nature
sur le quai vendangé de l'histoire en fissure,
les écharpes solaires couvrent l'aube humiliée
sur ta déchirée rose et son temple incarné.

[160]

Sur le navire de mai les mousses lèvent les songes
l'ancre est déracinée et les masques s'allongent
délovés de la baume pour croiser au mois d'août
récolter ses arômes dans les tranchées du doute
les voyageurs du dire s'extirpent de leur val
de l'herbe imaginée des momies fond de cale.

Cette arche de Noé, ce bateau ivre, en somme,
s'éveille du passé vers l'avenir des hommes
et la vue saturée de crêtes enchanteresses
ce vaisseau satellite, cette fusée sans laisse
est partie du cerveau au silence orbital
avouer par la fable une odysée totale.

[170]

III : Une odysée totale

Le voilier reparti sur les flots d'équateur
porte comme une mère sur sa gangue dilatée
les méridiens de bois d'un monde promeneur :
sa coquille demi-sphère perd les eaux ensablées
et l'enfant sensuel dessiné au fuseau
par un œil éternel s'émancipe des mots.

[180]

On le berce dans sa peau quand on joue à l'humain
dans les bras animaux d'un amour quatre mains,
solitude et tourmente effacées sur le pont.
Même si l'art nous tente au désir d'abandon,
nous souquons de naissance contre l'inertie bleue,
transformons nos errances des tournois dans les yeux.

Je rêve une communauté d'artistes seuls
peintres au chevalet de la musique écrite
émiettent leurs signaux dans la forêt des mythes,
éclaboussent le ciel tiré de son linceul.
La nuit n'existe plus ou alors à l'antique
des comètes d'Indiens transperçant l'Amérique.

[190]

Par un vol de mouettes sous le sein des humeurs
la chanson du néant unit les déserteurs
la raison en allée à la marée de vivre
et, le cœur en bouée sur les vagues d'un livre,
la poésie lunaire a pour mission première
arracher la beauté à sa trêve de pierre :

Le poème c'est toi le navire au ponton
qui s'absente d'un quai à la sueur des rames
nous sommes une œuvre vive sur le fil nous rêvons,
séparée de la rive dans le journal de l'âme
amoureuse, en dérive, dans le sang des violons
basilique gothique taillée en langue slam.

[200]

Humaniste est le nom que tu vas mériter
au come back du roman aux percées médiévales,
de pirogue en ferry Télémaque a tissé
l'épopée de se faire et l'odyssée du graal.
Acceptez ces versets dans la mer médicale
ce vase de jouvence vient de se briser :

[210]

Pour un monde intérieur en soirée porte ouverte
et sa musique en fleur au jardin de la perte,
dans la tempête folle de nos caricatures
la nostalgie du sol dans l'ombre des gravures
où nous étions bannis de la seule société,
dressés comme ennemis de nos propres figures.

Nous voilà maintenant et la coque et l'azur
soupirant corps à corps secouant la brûlure,
l'océan pour miroir des trésors au dedans
pour mater le naufrage des anciens élans,
mais ils sont le pilote et aussi l'équipage
dans les excitations et le tournis des plages.

[220]

Le souvenir du ciel et la réminiscence
de nos ailes d'oiseaux fêtant notre insolence
sont figés dans le roc entre lame et copeaux
qui fardent dans le choc un changement de peau :
aujourd'hui pour voler nous armons de parures
nos passions de granit pareilles à des sculptures.

Ce monastère de l'homme à ce point obsédant
je le veux d'écrivaines au grand « tableau vivant »
pour seule religion la patiente écriture
aux rouleaux de la loi ciel et terre en reliure,
car la mer offre à l'homme ordre et immensité
qu'aucun des continents ne peut plus mesurer.

[230]

Et le vent animal donnera son baiser
invisible à l'œil nu à la lèvre abîmée,
l'orage a renversé l'électricité d'amours
dans l'étang des gerçures au cinéma des sourds ;

lithographies d'Adam perfusé d'érogènes
qui cuve sa mémoire à l'étable d'édén.

[240]

Nous sommes les fragments d'un déluge à jamais
morceaux de sédiments éloquence éclatée
où seul est négatif l'orateur immobile,
bien droit sur son récif en épuisant ses piles ;
la vraie manière de vivre aurait-elle à son bord
la promesse de la course sans escale et sans port ?

Les amis sont les phares qu'on veut bien s'inventer
elle fait partie de nous cette autre humanité
et nous nous façonnons par la belle érosion
de nos crânes clonés d'occidentalisés
et l'océan déroule un tapis ondoyé
sans un mot sans sagesse en d'heureuses scissions.

[250]

La nef est l'homme même sur la mer inconstante
bienvenue au poème des âmes mutantes
dont la coquille du corps au rythme des partages
se morcelle en tout port dans les nuits de passage :
recevez les versets de ces mers musicales
ce vase de jouvence vient de se briser.

Julien Soulier mars 2003 – janvier 2008

Contact : 03 88 22 67 33

E-mail : soulierju@wanadoo.fr

Site professionnel : www.julien-soulier.com